

Les Cahiers de
**L'OBSERVATOIRE
DU BONHEUR** N°1

**SCIENCE
ET BONHEUR**



Études et recherches sur les représentations du bonheur

[BONHEUR] n.m.

(de bon et eur). Eur vient du latin populaire agurium qui signifie chance, présage, augure. 1. État de complète satisfaction, de plénitude.

2. Chance, circonstance favorable; joie, plaisir. Nous avons eu le bonheur de la rencontrer. ◇ Au petit bonheur (la chance) : au hasard.

Par bonheur : heureusement.

P04_PHYSIQUE ET BONHEUR **P10_LES MATHÉMATIQUES DE L'ÉTHIQUE À LA VIE BONNE**
P16_LE BONHEUR EST-IL UN CAMPUS D'EXCELLENCE? **P22_AMOUR, SCIENCE ET POÉSIE À LA RENAISSANCE**



©P. Bauduin

MICHEL BLAY,
PRÉSIDENT DU COMITÉ
DE L'OBSERVATOIRE DU BONHEUR

**“SONGEONS DONC
À CULTIVER LE GOÛT
DE L'ÉTUDE; NOUS
Y TROUVERONS
UN BONHEUR POUR
NOUS-MÊMES ET
AVEC LES AUTRES
CAR, TOUJOURS,
LE SAVOIR SE PARTAGE
ET S'ÉCHANGE.”**

Le bonheur est à la mode. Il court les rues, les forums et les campagnes d'affichage publicitaire. Le bonheur semble multiple et, peut-être, saisissable. Il suscite l'intérêt, joue avec la crise, l'espoir et les nerfs de chacun; il est là, toujours fuyant, toujours attendu.

Qu'est-ce donc que le bonheur? C'est d'abord une question qui traverse l'histoire de l'humanité. Les Grecs anciens, par exemple, relevèrent le défi en l'associant à une certaine façon d'être au monde, de connaître le monde et, par là même, de se construire pour se gouverner et gouverner les autres. D'autres périodes de l'histoire conçurent le bonheur ou plutôt, dans ce cas la joie, comme l'accomplissement au cours de la vie d'un cheminement vers un Dieu. Le XVIII^e siècle pensa que le bonheur était à portée de la main, qu'il était dans chaque moment de vie terrestre et, avec la révolution, qu'il pourrait devenir une idée neuve, un projet pour toute l'humanité.

Ce sont là des figures historiques et civilisationnelles du bonheur qui viennent maintenant, par leur seul rappel, à notre rencontre et nous questionnent : qu'en est-il pour vous aujourd'hui du bonheur? Répondre à cette question ou, plus exactement tenter de dessiner les contours d'une réponse, c'est tout l'enjeu scientifique de la création de cet Observatoire du Bonheur : mener des recherches historiques, quantitatives, philosophiques et anthropologiques; traverser les savoirs, les goûts, les émotions et les passions qui font notre époque. Autant d'approches qui vont nourrir l'ensemble des recherches et des thèmes susceptibles d'être abordés par l'Observatoire. Vaste et ambitieux programme mené en équipe, s'appuyant principalement sur la publication des Cahiers de l'Observatoire et sur des bourses de doctorat.

Dans ce premier numéro des Cahiers, il nous a semblé indispensable de nous attacher à ce qui fut toujours considéré comme l'une des formes les plus sûre et pérenne de l'obtention du bonheur : celle qu'accompagnent la connaissance et la science; non pas ce bonheur ou plutôt ce bien-être apporté aujourd'hui, à notre quotidien par les applications de la science, mais le bonheur qu'il y a simplement à comprendre, à savoir, à apaiser ses inquiétudes parce que l'on est moins ignorant. Songeons donc à cultiver le goût de l'étude; nous y trouverons un bonheur pour nous-mêmes et avec les autres car, toujours, le savoir se partage et s'échange.

C'est un premier Cahier, d'autres suivront s'engageant vers d'autres expériences et d'autres figures du bonheur, voire des petits bonheurs. Des Cahiers pour comprendre, apprendre, découvrir et, en fin de compte, pour nous rendre heureux et, nous l'espérons, cher lecteur, vous rendre heureux.

PHYSIQUE ET BONHEUR

PAR **CHRISTOPHE
BLONDEL** DIRECTEUR
DE RECHERCHE
AU CNRS



BIOGRAPHIE

1961 > **Naissance** à Paris

1979 > **Élève-professeur**
à l'École Normale Supérieure

1984 > **Attaché, puis chargé
de recherche** au CNRS

1996 > **Première réalisation
expérimentale** d'un schéma
d'interférences électroniques
proposé quinze ans plus tôt
par des théoriciens soviétiques
et qui est devenu, dans
les années 2000, sous le nom
de « microscopie de
photodétachement »,
la méthode la plus précise
du monde pour la mesure
des affinités électroniques ;
l'énergie avec laquelle
un électron est, par exemple,
liée à l'atome de soufre pour
former un ion négatif S⁻ (sulfure)
a ainsi été mesurée à 2,077104
eV avec une incertitude rendue
inférieure au µeV

2010 > **878 heures de vol**
comme pilote de planeur

© P. Bauduin



L'ESSENTIEL

**Si la physique est souvent
ressentie comme une
discipline ingrate et
rébarbative**, elle ne recèle pas
moins la possibilité d'offrir
des bonheurs certains.

**Bien sûr les efforts sont
nécessaires** ; le travail et la
rigueur s'imposent pour acquérir les
connaissances, mais alors, lorsque
la tâche est accomplie, un nouveau
monde s'ouvre et se déploie.

**Un monde se déploie dans
le bonheur de comprendre**,
de rejeter les préjugés, d'être un peu
plus conscient de son humanité.

"HUNC IGITUR TERROREM
ANIMI TENEBRASQUE
NECESSEST NON RADII SOLIS
NEQUE LUCIDA TELA DIEI
DISCUTIANT, SED NATURAE
SPECIES RATIOQUE."¹

_LUCRÈCE, DE NATURA RERUM, I, 146-148

L'association paraît aujourd'hui paradoxale. On se demande s'il ne vaudrait pas mieux parler de « physique et dégoût ». Depuis la fin du siècle dernier en effet, les effectifs d'étudiants en physique fondent comme neige au soleil. Question d'utilité ? Au contraire : les étudiants se pressent dans des voies qui ne brillent pas par l'abondance de leurs débouchés, mais dont on sent bien qu'ils les imaginent moins redoutables. Car la physique est ressentie, par la jeunesse d'aujourd'hui, comme une discipline difficile et, malgré son rôle central dans les études techniques et les écoles d'ingénieurs, ingrate et rébarbative. Elle a sans doute, pour le profane, le visage (si l'on peut dire) que lui donne Puvis de Chavannes dans la fresque du Bois sacré, au grand amphithéâtre de la Sorbonne : un spectre que ceux qui « se vouent à son culte » n'approchent qu'avec une terreur sacrée... Une image qui ne porte pas particulièrement à rechercher dans ce coin-là le bonheur.

L'EFFORT D'APPRENDRE

Certes, la physique n'est pas, pour qui s'y plonge, un monde où tout n'est que luxe, calme et volupté. Apprendre la physique aujourd'hui,

c'est d'abord charger sur ses épaules tout un bagage d'outils mathématiques, de théories standards, d'expériences historiques. C'est aussi devoir se frotter à un apprentissage pratique dont est dispensé, dans une discipline pourtant voisine, le mathématicien. On conçoit qu'un certain bonheur puisse être atteint par l'abstraction, dans une activité de pur esprit, ou au contraire dans une activité purement manuelle, qui peut servir de divertissement pascalien. La physique n'est ni l'un ni l'autre, mais les deux à la fois, avec une contrainte de mise en conformité de la théorie et de la pratique qui la rend particulièrement redoutable... La simplicité des objets d'études, loin de faciliter la tâche, durcit le verdict : des corps ou des produits inertes ne peuvent pas faire de caprices ; lorsque ça ne marche pas, c'est forcément la faute de l'expérimentateur. Il y a bien là de quoi désespérer l'apprenti

¹« Il est donc nécessaire que ce ne soit pas les rayons du soleil ou les claires flèches du jour qui dissipent la terreur et les ténèbres de l'esprit, mais les éléments de la nature et la raison. »

« *Felix qui potuit rerum cognoscere causas* »² ; « *felix* », le mot est lâché !

Même si sa méfiance envers les assertions non démontrées oblige le physicien moderne à prendre Lucrèce avec des pincettes, il ne peut manquer d'être impressionné, dans le détail, par le caractère presque fantastique des intuitions qu'il livre. Que toute matière, même le vivant, résulte d'un assemblage d'atomes, qu'entre les atomes il n'y ait que le vide, sont des propositions que la physique aujourd'hui peut endosser telles quelles, bien qu'elles n'aient fini par être totalement admises il n'y a qu'un siècle... Le programme épicurien (qui sinon n'en garderait pas moins toute sa valeur philosophique) du coup paraît tout neuf ! La leçon de physique qu'il propose comme philosophie est qu'il n'y a rien à craindre, car toute matière, la matière vivante ne faisant pas exception, est une composition d'atomes, qui ne font que s'assembler et se désassembler suivant des mécanismes sans malice, que nous ne sommes sous l'emprise physique que de lois objectives et paisibles, et aucunement les jouets des dieux.

LE BONHEUR DE COMPRENDRE SE CONQUIERT

La physique n'a certainement pas l'exclusivité d'ouvrir des portes vers le bonheur de comprendre. Dans toutes les sciences, naturellement, on cherche à comprendre et à prévoir, et les savants, dans tous les champs, peuvent connaître le bonheur de découvrir les rouages cachés de la nature. La spécialité de la physique, s'il faut la distinguer, serait peut-être de chercher les causes ultimes, les réponses aux questions les plus fondamentales, par exemple la nature du temps, l'origine de l'irréversibilité, la nécessité (ou non) que nous vivions dans un monde à trois dimensions d'espace... Le Graal, en physique, c'est la « *Grande unification* » : la loi d'attraction

LE SAVIEZ-VOUS ?

Le rouge du fer rougi au feu proclame la nature quantique du monde.

universelle comprenant à la fois la gravité, les forces électriques et les interactions nucléaires. Le Graal, à vrai dire, depuis un demi-siècle, se fait un peu désirer, mais le principe d'économie, voire d'esthétique, qui guide les physiciens théoriciens leur a permis d'engranger quelques succès non négligeables, et leur a donné quelques motifs de bonheur. Ainsi Richard Feynman écrit-il que, dans le succès de la construction de l'électrodynamique quantique, il était littéralement « tombé amoureux » de sa théorie.

Ne dorons pas la pilule, ce bonheur-là se conquiert. La physique ressemble, avec les efforts qu'elle réclame, à une ascension vers les sommets. Avant d'y parvenir, il faut quelquefois faire des détours, de longues marches d'approche, affronter des terrains difficiles. Ce n'est qu'après avoir surmonté des épreuves parfois désespérantes qu'on peut connaître le bonheur des sommets. Un exemple célèbre de telle bataille qu'eut à mener un physicien avant de pouvoir respirer l'air pur d'une grande découverte est celle que livra, en grande partie contre lui-même, Max Planck. Avant de se résoudre, en 1900, à introduire, avec la constante qui porte son nom, la quantification, Planck déploya tous les efforts possibles pour expliquer, avec les moyens de la physique classique, la loi du « *rayonnement du corps noir* ». Ce rayonnement est celui

qu'émettent spontanément tous les corps chauffés, et qui devient visible à partir du moment où ils sont « portés au rouge ». Que la température continue d'augmenter, le rouge vire au jaune, puis au blanc (la lumière du soleil donne un exemple de tel rayonnement) en étendant progressivement vers le bleu le spectre de ses couleurs. Ce simple effet de changement de couleur en fonction de la température était incompréhensible par la thermodynamique classique et malgré tous les efforts de Planck, qui était un très grand thermodynamicien, le resta. Ce n'est qu'à bout de solutions que Planck dut introduire l'hypothèse, qui résolut le problème sur-le-champ, que la matière et la lumière n'échangent pas l'énergie par quantités quelconques, mais de façon quantifiée. Comme le raconte Planck lui-même dans son *Autobiographie scientifique*², ses années d'efforts pour faire rentrer ce quantum élémentaire dans le cadre de la physique classique purent donner à certains de ses collègues l'impression que son entreprise « *frisait la tragédie* ». Mais, écrit-il, tel ne fut pas son sentiment, car il en retira au bout du compte une « *lumière totale* » qui lui fut « *un enrichissement sans égal* ».

Il fallut attendre Heisenberg, une génération plus tard, pour que la mécanique quantique fut réellement inventée. L'invention en question évoque d'ailleurs à nouveau une dure marche vers un sommet finalement lumineux, même si ce ne fut pas sur une montagne, mais sur l'île d'Héligoland où l'avait exilé en mai 1925, un rhume des foies, que Werner Heisenberg eut son illumination. La solitude insulaire s'avérant propice au travail de physique théorique, il s'y consacra si bien qu'il finit par constater, une nuit, que la loi de conservation de l'énergie se trouvait « *automatiquement et sans aucune contrainte* » vérifiée dans le formalisme nouveau qu'il battait pour construire depuis des semaines.

Il raconte⁴ avoir éprouvé sur le moment, l'impression « *d'une profonde angoisse* », et qu'il lui était donné de regarder, « *à travers la surface des processus atomiques, un phénomène plus profond, d'une étrange beauté intérieure* ». Le reste fait étrangement correspondre la réalité avec la métaphore : ne pouvant plus dormir, il s'en fut gravir un rocher dominant la mer pour y attendre le lever du soleil. Quel physicien n'a pas rêvé d'un pareil bonheur ?

MÉCANIQUE QUANTIQUE ET BONHEUR

Le bonheur de la physique quantique, ceux qui, sans l'avoir découverte, l'ont depuis apprise, peuvent le connaître un peu. Il y a du bonheur à contempler le tisonnier chauffé au rouge et à se dire que si l'énergie lumineuse

être en nombre d'espèces finies, à former des molécules par nature identiques, par myriades, et donne de ce fait à l'eau d'un verre d'eau la même apparence que l'eau de la mer...

La mécanique quantique avait cependant fait naître une angoisse, celle qu'il put, voire qu'il dût exister des « *variables cachées* » corrigeant le déplorable indéterminisme quantique. L'hypothèse en paraissait à certains si nécessaire qu'ils se refusaient à admettre le nouvel axiome que la mesure des grandeurs physiques doit fournir, à l'échelle élémentaire, un résultat aléatoire, quoique avec des probabilités bien déterminées, parmi les différents résultats possibles. Des variables supplémentaires, en portant l'information manquante, pouvaient, sans que nous les vissions directement, restaurer un déterminisme total. Pendant près de

“LA MATIÈRE ET LA LUMIÈRE N'ÉCHANGENT PAS L'ÉNERGIE PAR QUANTITÉS QUELCONQUES, MAIS DE FAÇON QUANTIFIÉE.”

n'était pas quantifiée, le tisonnier serait (mais qui peut dire vraiment ce que serait la nature si elle n'obéissait pas à ses lois actuelles ?) probablement d'un blanc plus ou moins lumineux, mais sans couleur. Le rouge du fer rougi au feu nous proclame la nature quantique du monde, heureux qui le voit ! Il y a aussi du bonheur à réaliser que c'est la nature quantique du monde qui oblige les atomes à

trente ans, ces variables supplémentaires restèrent obstinément insaisissables, jusqu'à ce qu'en 1964, John Bell montrât⁵ que des séries bien pensées d'expériences pouvaient trancher entre leur existence ou leur inexistence. Les expériences de physique atomique effectuées sur ce principe à Orsay au début des années 80 tranchèrent radicalement⁶ contre l'existence de ces encombrantes variables

² Virgile, *Géorgique II*, (490). « Heureux qui a pu connaître les causes des choses ».

³ Max Planck, *Autobiographie scientifique*, traduction française Albin Michel, (1960).

⁴ Werner Heisenberg, *La partie et le tout (Der Teil und das Ganze)*, traduction française Albin Michel, Paris, (1972).

⁵ John S. Bell, *On the Einstein-Podolsky-Rosen paradox*, *Physics* 1, 195 (1964).

⁶ A. Aspect, P. Grangier and G. Roger, *Experimental Tests of Realistic Local Theories via Bell's Theorem*, *Phys. Rev. Lett.* 47, 460 (1981).



supplémentaires (du moins dans la forme où on les avait imaginées, c'est-à-dire comme des paramètres liés localement à chacune des particules soumises à la mesure). La mécanique quantique en sortit confirmée dans sa forme la plus simple, la plus pure et néanmoins la plus révolutionnaire. Le bonheur, pour nous, d'avoir vécu cette révolution se prolonge dans celui d'imaginer toutes ses conséquences, les plus fascinantes découlant du rôle dévolu à l'expérimentateur, puisqu'il se passe quelque chose de particulier au moment de la mesure... Par rapport au mécanisme implacable de la mécanique classique, où les positions et les vitesses initiales de toutes les particules de l'univers déterminent avec une certitude absolue la suite de l'histoire du monde, on voit quel espace de liberté nous ouvre le concept d'un tirage aléatoire à l'œuvre à chaque fois qu'une mesure s'effectue... Le libre-arbitre naît-il dans le nombre infini d'interstices d'indétermination ouverts par le « *postulat de la mesure* » ? Bien présomptueux serait celui qui l'affirmerait, tant il est vrai que le « *postulat* » décrit les résultats certes comme non complètement déterminés, mais aussi comme complètement aléatoires et (sauf cas particulier d'un système bien préparé en laboratoire) fondamentalement imprévisibles. On peut cependant éprouver du bonheur à connaître l'existence de cet univers presque infini des possibles...

Il n'est pas donné à chacun tous les jours d'inventer la mécanique quantique ou de vérifier par l'expérience, avec fascination, la validité des inégalités de Bell. Il y a aussi en physique des malheurs dignes de la tragédie antique, tel le malheur de Boltzmann, génial inventeur de la thermodynamique statistique et qui se suicide par désespoir que son travail ne soit pas reconnu, alors que quelques décennies plus tard il triomphera... Les grandes découvertes sont le plus souvent mises au monde dans des conditions moins tragiques, mais le grand bonheur qu'elles procurent n'est pas forcément immédiat. Toute l'étendue des grandes découvertes ne se découvre souvent qu'après coup.

L'EXPÉRIENCE DU PUY DE DÔME

Pouvaient-ils par exemple se douter, ces amateurs de physique qui partirent un beau jour de septembre 1648, de la bonne ville de Clermont, pour faire l'ascension du Puy de Dôme, que plus de trois siècles plus tard on en parlerait encore ? Sous la conduite de monsieur Périer, conseiller en la Cour des aides d'Auvergne, ils allaient effectuer une expérience suggérée à ce dernier par son beau-frère, Monsieur Pascal, et consistant à voir si la hauteur de remontée du mercure dans les tubes renversés mis à la mode par Torricelli dépendait de l'altitude. Car si l'explication traditionnelle du phénomène était que « *la nature a horreur du vide* », Monsieur Pascal avait fait finement observer qu'une moindre remontée du mercure au sommet de la montagne corroborerait l'idée que ce sont bien plutôt la « *pesanteur et pression de l'air* » qui font remonter le mercure dans le tube, « *puisque'il est bien certain qu'il y a beaucoup plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que non pas sur son sommet ; au lieu qu'on ne saurait pas dire que la nature abhorre le vide au pied de la montagne plus que sur son sommet* ».

On connaît la suite : la différence fut telle, « *trois pouces une ligne et demie* » de moins au sommet du Puy-de-Dôme qu'à son pied, que Pascal, lorsqu'il connut le résultat, put vérifier lui-même l'existence de cette différence visible au haut et au bas de la tour Saint-Jacques, à Paris. La vieille idée épiciurienne que le vide est ordinaire dans la nature revenait enfin au premier plan...

La physique expérimentale s'est peut-être mise en marche ce jour-là, laissant derrière elle les superstitions et « *l'aveuglement de ceux qui apportent la seule autorité pour preuve dans les matières physiques* »⁷. L'expérience du Puy-de-Dôme n'établit pas seulement les bases de la mécanique des fluides. La force de l'évidence expérimentale qu'elle apporte – les trois pouces et quelques de différence que nul ne peut refuser de voir – éclaircit notre représentation du monde, balaie l'irrationnel et consacre la méthode hypothético-déductive. Et la nature, débarrassée de ses supposées « *horreurs* », nous paraît du coup moins méchante et plus légère.

Plus tard, Pascal nous livra ses *Pensées* sur le bonheur et cela n'aura plus rien à voir. Mais alors qu'il est encore physicien, le bonheur simple qu'il éprouve à voir réunies les conditions humaines et matérielles d'une expérience cruciale – « *j'ai beaucoup estimé mon bonheur d'avoir, en cette occasion, rencontré l'un et l'autre* » – le bonheur dont, en écho, parle Monsieur Périer, malgré la rigueur à laquelle le tient le compte-rendu de l'expérience – « *le bonheur avec laquelle je la fis ce jour-là m'a pleinement consolé* » – ces bonheurs-là sont les bonheurs qu'on rencontre en physique lorsqu'on imagine, expérimente et découvre les lois simples qui nous affranchissent des superstitions et repoussent les murs du monde inconnu.

Est-ce là profession de foi trop matérialiste ? Le monde moderne a vite fait d'imputer au physicien une ambition de technicien



© CNRS Photothèque / Kalkonen

matériellement tout puissant. L'ambition dont il est question ici n'est cependant pas de posséder, mais de comprendre. Loin de reprocher à cette entreprise de physique son éventuel matérialisme, les ecclésiastiques de l'équipe de Périer semblent n'éprouver, comme les autres, au résultat de l'expérience, qu'émerveillement. Mieux encore : un père « théologal » invite Périer à répéter le lendemain l'expérience sur la plus haute tour de la cathédrale de Clermont. Prétendons-nous être plus spirituels que ces hommes-là ? Au moins, ne boudons pas leur bonheur !

LE BONHEUR DE SAVOIR

Dans la même génération, Galilée aura certes, en raison de ses découvertes, à subir les plus cruelles vexations de la part de l'Église, mais ce n'est pas la physique qui l'aura trahi. Le ton extraordinairement joyeux des *Dialogues*⁸ témoigne, peut-être de façon encore

plus frappante pour nous qui en connaissons la condamnation ultérieure, du bonheur qu'il a éprouvé à déchirer le poussiéreux voile des préjugés antiques pour faire apparaître le vrai système du monde. Ce dix-septième siècle, où l'on bouscule allègrement les vieux préjugés aristotéliens, respire, en physique, le bonheur de la jeunesse. Ainsi, dans ce monde où l'on voyage encore au pas, Römer peut-il donner la première estimation de la fantastique vitesse de la lumière. Il a si peu d'instruments encore mais il observe, dans les pas de Galilée, les satellites de Jupiter...

Avec le même élan, dès qu'il connaît le résultat de l'expérience du Puy-de-Dôme, Pascal s'empresse de la répéter, bien que la rigueur du compte-rendu de Périer ne rende pas cette répétition strictement nécessaire. Il connaissait, lui, l'importance de l'enjeu. Le fait qu'il n'ait pas fait d'entrée l'expérience à Paris prouve cependant qu'il n'avait pas

anticipé que la confirmation de son hypothèse de la pesanteur de l'air serait à ce point spectaculaire. Malgré la dureté de la réalité, la nature réserve quelquefois de bonnes surprises. Aussi Pascal, à la tour Saint-Jacques, veut-il éprouver lui-même le bonheur de constater l'effet qu'il a prévu, de voir le mystère éclairci et l'« *horreur du vide* » balayée comme par un courant d'air salubre. C'est ce bonheur qui, bien qu'avoué seulement du bout des lèvres, rend si vivant le récit de la *Grande expérience sur l'équilibre des liqueurs*. Il faut imaginer ainsi le physicien heureux : à l'image, insolite et éphémère, de ce Pascal épiciurien. ●

⁷ Blaise Pascal, *Préface pour le traité du vide*, (1647).

⁸ Galileo Galilei, *Dialogue sur les deux grands systèmes du monde (Dialogo sopra i due massimi sistemi del mondo)*, (1632).

LES MATHÉMATIQUES

"RIEN N'EST MIEUX CAPABLE DE PRODUIRE LA GRANDEUR D'ÂME QUE DE POUVOIR EXAMINER AVEC MÉTHODE ET VÉRITÉ CHACUN DES OBJETS QUI SE PRÉSENTENT À NOUS DANS LA VIE."

—MARC AURÈLE, *PENSÉES*, (IX,32)

Ayant introduit dans le titre de cet article le terme d'éthique, il me semble que, d'entrée de jeu, je dois préciser le sens que je lui attribue car une certaine polysémie l'accompagne en général.

Par ce terme donc, j'entends la partie de la philosophie qui recherche les conditions individuelles et collectives de la vie bonne. Je précise, en outre, que, dans ma perspective, par l'expression de « *vie bonne* », j'indique une manière de choisir la vie philosophique en tant qu'elle est, par elle-même, une recherche de ce qui, par l'exercice de la puissance rationnelle de comprendre, nourrit, comme le dit Spinoza, « *l'âme d'une joie pure exempte de toute tristesse* ». Bernard le Bovier de Fontenelle, le célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des sciences, qui vécut près de 100 ans, parle plus simplement d'une raison à la fois satisfaite et apaisée.

Cela étant, chacun se souvient qu'au fronton de l'Académie de Platon se trouvait inscrit la célèbre phrase « *que nul n'entre ici s'il n'est géomètre* ». De sorte que la géométrie apparaît

comme ce qui doit précéder l'exercice, à proprement parler, de la vie philosophique.

Ainsi, la vie philosophique, l'éthique et la géométrie ont, semble-t-il partie liée. C'est de cela, de cet enchevêtrement, dont je voudrais maintenant vous entretenir.

Les mots écrits sur le fronton de l'Académie de Platon, que signifient-ils encore pour nous ? Ne seraient-ils pas quelque peu dénués de sens au regard de ce que nous considérons aujourd'hui comme les mathématiques ? Dans quelle mesure peut-on dire que les mathématiques sont comme une propédeutique pour la philosophie et à plus forte raison pour l'éthique et la vie bonne ?

DES MATHÉMATIQUES DÉSIRABLES

En effet, les mathématiques de nos jours sont bien souvent perçues comme un domaine ingrat, sans intérêt pratique immédiat, ni d'ailleurs philosophique, plus ou moins incompréhensible et finalement bien intimidant et, à n'en pas douter, sans l'ombre d'une sorte d'introduction à l'éthique.



L'ESSENTIEL

Les mathématiques sont au cœur de l'apprentissage de l'exigence intellectuelle.

Ce faisant, par leur genèse, processus historique, les mathématiques montrent que chacun peut les comprendre, autant qu'il fera les efforts requis et nécessaires.

Les mathématiques sont donc une école de la pensée en ce sens qu'elles demandent à chacun de prouver et de démontrer ce qu'il avance. Par cela elles dissipent les faux mystères, ravissent la raison, remplissent l'âme d'une joie pure et engageant sur la voie de la liberté et de la vie bonne.

DE L'ÉTHIQUE À LA VIE BONNE

PAR **MICHEL BLAY**
DIRECTEUR
DE RECHERCHE
AU CNRS



BIOGRAPHIE

1948 > **Naissance** à Paris

1972-1983 > **Enseignant**
en sciences physiques

1981 > **Docteur de troisième cycle**
en histoire et philosophie
des sciences

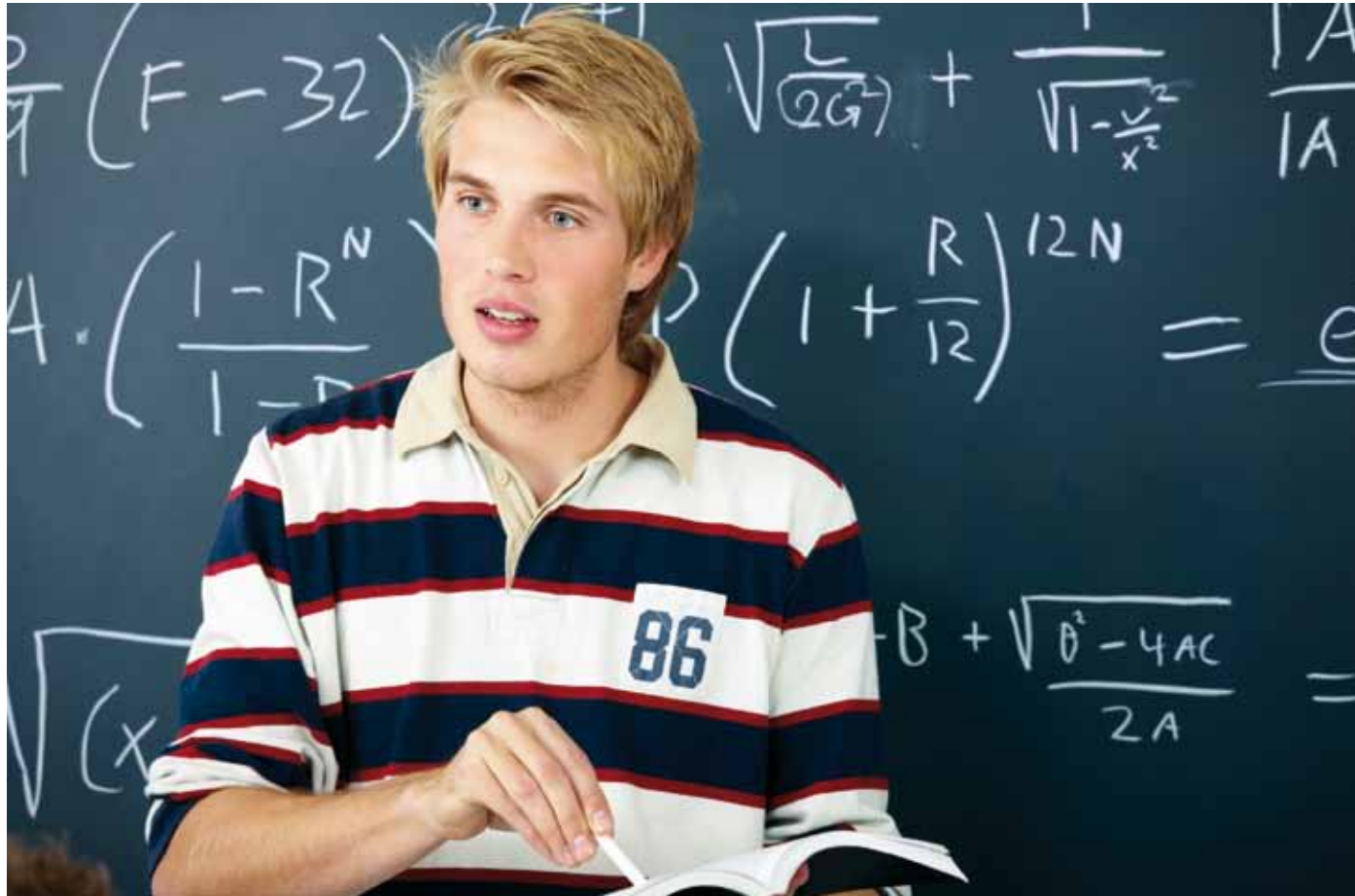
1983 > **Chargé de recherche**
au CNRS

1989 > **Docteur d'État** ès lettres
et sciences humaines

1992 > **Directeur de recherche**
au CNRS

2010 > **Président du Comité**
pour l'Histoire du CNRS





©Thinkstock

Certains, gonflés d'un honorable courage, s'attachent d'ailleurs à les rendre plus attrayantes par la bande dessinée, l'humour, les histoires drôles, la simplification extrême, enfin par un ensemble de procédés qui n'a rien à voir avec les mathématiques en tant que telles.

Pourquoi donc, au regard de ce paysage intellectuellement désertique, voire dévasté, revenir encore une fois, ici, sur les mathématiques et, de plus, en y ajoutant de l'histoire et de l'éthique, de telle sorte que ce qui ne paraissait qu'ingrat et intimidant risque de devenir, par un effet de surabondance, entre autres historique, très ingrat et très intimidant ?

Simplement, parce que, bien au contraire, loin d'être cela, un objet qu'on ne cherche pas à comprendre ni finalement dont on ne sait que faire en dehors de quelques applications calculatoires, les mathématiques – j'essaierai ici de le faire sentir, peut-être de le démontrer – sont au cœur de la construction de ce qui fait l'humanité en tant qu'humanité ; au cœur de ce qui peut constituer une éthique. Cette affirmation peut paraître obscure et surprenante aujourd'hui ; elle ne l'était pas il y a quelques siècles. Ainsi Proclus de Lycie (412-486), célèbre philosophe de l'école néoplatonicienne, peut-il écrire dans le prologue de la première partie de ses *Commentaires sur le premier livre des Éléments d'Euclide* publié

pour la première fois à Bâle en 1538 : « La science mathématique doit donc être désirée pour elle-même et pour la spéculation qui s'en dégage, mais pas en raison de ses avantages humains. Et si l'utilité qui en ressort doit être rapportée à quelque chose d'autre, ce doit être à la connaissance intelligente ; car elle nous conduit à cette connaissance, nous y prépare en purifiant l'œil de l'âme, et en enlevant les obstacles que les sens mettent à la connaissance de l'universalité des choses. Dès lors, de même que nous estimons toute vérité purifiante, profitable ou inutile en ayant en vue, non pas les besoins de la vie, mais la vie contemplative,

il convient d'élever aussi le but de la science mathématique à l'intelligence et à la sagesse universelle ; et c'est pourquoi la vertu qui s'y rapporte est digne d'être étudiée pour elle-même et en raison de sa vie intellectuelle. Il est d'ailleurs manifeste, et Aristote le dit quelque part, que l'étude des mathématiques a pris en si peu de temps un aussi grand accroissement, parce que cette science est désirable d'elle-même pour ceux qui la poursuivent, bien que nulle récompense ne soit promise à ceux qui la recherchent ; et c'est parce que tous se plaisent en elle, même tous ceux qui se sont attachés peu à peu à son utilité, qu'ils veulent s'y consacrer en laissant d'autres

« Mais si la dignité et l'excellence d'une science doivent être jugées d'après la certitude des démonstrations qu'elle utilise, sans aucun doute les sciences mathématiques auront la première place entre toutes les autres. En effet, elles démontrent tout ce dont elles entreprennent la discussion avec les raisonnements les plus solides et elles l'établissent de telle manière qu'elles suscitent une connaissance véritable dans l'esprit de l'élève et lèvent absolument tout doute, ce que nous pouvons difficilement accorder aux autres sciences puisque souvent l'intellect irrésolu et indécis est embarrassé par une multitude d'opinions et une variété d'avis dans le jugement porté sur la vérité des conclusions [...] Donc, puisque les sciences mathématiques recherchent, aiment et cultivent la vérité à un tel degré qu'elles n'admettent non seulement rien qui soit faux, mais aussi rien qui soit seulement probable, et enfin rien qui n'ait été confirmé et corroboré par les démonstrations les plus certaines, il n'est pas possible de douter que l'on doive leur concéder la première place entre toutes les autres sciences »².

La lecture de ces textes ne peut manquer de susciter chez un lecteur « moderne » un certain sentiment d'étrangeté, voire d'éloignement, conforté, bien évidemment, par l'idée qu'il se fait – ou qui lui est largement suggérée – de ce que doivent être aujourd'hui les mathématiques et la science (les deux termes furent d'ailleurs longtemps synonymes). Il importe donc, en premier lieu, dans cet article, de revenir cursivement sur le concept de science et corrélativement de mathématiques ; puis, ensuite, de montrer comment les mathématiques, en se construisant, ont précisément permis la constitution d'une science affirmant, par l'introduction

de la démonstration, la possibilité d'une vérité pouvant être partagée et corrélativement celle d'une éthique et d'une vie bonne.

LE SENS DES MOTS

De quoi parle-t-on aujourd'hui lorsque l'on introduit dans un discours les termes de science, de recherche, voire de technique ? À y regarder de près, il me semble qu'une profonde et dangereuse confusion règne dans les propos et que les mots n'ont pas, pour tous, un sens identique. Le terme, par exemple, de recherche ou d'activité de recherche, signifie-t-il la même chose pour le mathématicien, le physicien théoricien, le créateur d'entreprise de développement de techniques biologiques ou de services informatiques, ou pour l'homme de la rue ? Sans doute pas car bien souvent l'idée que l'on se fait de la recherche dépend pour une large part de son propre champ de compétences, des problèmes que l'on est capable d'y déceler, et des intérêts, qui peuvent être économiques, pour lesquels il semble indispensable d'aborder tel ou tel sujet d'études ; il y a recherche si l'on travaille sur un point particulier de la théorie des nombres ou sur la structure de la matière ou bien encore sur l'habitat médiéval, mais aussi lorsque l'on met au point un médicament, un nouveau microprocesseur ou un logiciel.

¹ Traductions par Paul Ver Eecke, Bruges, 1948.
² Traduction Sabine Rommevaux, Paris, Vrin, 2005.

Ainsi, le sens du terme de recherche ou d'activité de recherche est loin d'être clair, d'aller de soi et appelle, en conséquence, pour éviter les manipulations linguistiques et politiques, un encadrement conceptuel précis. Cet encadrement dépend évidemment de l'idée que l'on se fait de ce que doit être la science. Mais, cette idée, là encore, est-elle bien la même pour chacun ? Probablement pas. En effet, le concept de science, loin d'être défini comme le suggère, par exemple, René Descartes, par l'idée de la « *connaissance de toute chose* », semble bien plutôt, de nos jours, accommodé à toutes les sauces. On ne sait plus très bien ce qu'il faut en penser, sauf que, sans doute, il y a de la science lorsqu'il y a des calculs, des laboratoires et de nos jours, des ordinateurs, une bonne rasade d'Internet et souvent des profits économiques. Mais cela est-il suffisant pour caractériser la science, d'autant qu'il n'est pas sûr qu'il ne faudrait pas parler plutôt « *des* » sciences ? Ou bien encore, comme certains le suggèrent, de sciences « *dures* » et de sciences « *molles* » en considérant, comme allant de soi, que les sciences dures sont précisément celles qui s'accordent le mieux avec la pseudo-définition que j'ai rappelée ci-dessus.

Faut-il donc tenir pour « *mou* » – ce qui est dans ce contexte très dévalorisant – toute activité de l'esprit qui ne reposerait pas sur des procédures calculatoires, de gros laboratoires, des ordinateurs et un bon retour sur investissement, etc. ? Le souci de la rigueur et de l'exigence intellectuelle du pur mathématicien, de l'historien, de l'archéologue, du

théoricien de la littérature, du philosophe, etc., ne serait-il qu'un mol amusement, un doux divertissement et, finalement, seulement un trou dans les budgets ?

Il importe donc de s'interroger à nouveau sur la définition, le sens et les valeurs qui font le jeu de la discussion, je poserai que la science, celle de notre époque comme celle des Grecs anciens ou des Arabes, est essentiellement recherche de la vérité, visée de connaissance et, qu'en cela, elle repose sur une démarche intrinsèque d'approfondissement, de transformation et de clarification des principes et des concepts. Rien, en droit, ne peut échapper au questionnement. La science ainsi définie a donc, évidemment, partie liée avec la liberté et cette dernière a parfois été payée au prix fort.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Les mathématiques, en imposant la démonstration ont ouvert un champ de liberté et d'autonomie pour la pensée contre les mystères et autres préjugés.

Par cette définition, la science se reconstruit à nouveau clairement comme science, c'est-à-dire comme un travail de l'humanité s'accomplissant dans l'exigence intellectuelle et dont l'horizon est la vérité.

Sans doute ce n'est pas la même voie, les mêmes tours et détours dans lesquels s'engagent, par exemple, au cours des siècles, le mathématicien ou le physicien, et en cela on doit plutôt parler des sciences avant de parler de la science, mais, dans un cas comme dans l'autre, c'est bien la visée de vérité qui seule permet de définir un concept de science ; un concept de science n'excluant pas, a priori, ce que certains classent dans le « *mou* », confondant alors l'usage des formules calculatoires, le rôle des gros appareillages et l'importance des subventions avec les enjeux véritables de l'exigence intellectuelle.

La science ainsi définie apparaît donc clairement comme la démarche originale par laquelle se construit, dans la liberté, loin des seules finalités techniques ou technologiques, la connaissance. Pour se convaincre de cela, il suffit de faire un peu d'histoire des mathématiques.

En un mot, cette histoire apparaît comme une aventure intellectuelle passionnante où l'on voit se dessiner à travers la constitution de l'espace démonstratif des mathématiques une science comprise, dans l'exigence intellectuelle, comme visée de vérité et de connaissance, appartenant à tous en tant que chacun est en droit d'exercer sa pensée dans la liberté et que cette pensée s'inscrit, par delà la finitude de chacun, dans l'histoire de l'humanité à travers les temps et les lieux.

BRÈVE HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES

Que voulons-nous précisément dire ici ? Pour répondre à cette question, il importe d'engager un peu plus dans le mouvement même de cette aventure. Un mouvement d'ensemble donc qui prend son origine et construit ses premiers objets avec le langage, les gestes quotidiens, l'abstraction des opérations techniques et les nécessités comptables, agraires ou astronomiques des premières communautés humaines.

Dans ce cadre complexe, les chiffres, les calculs, la numération et les figures surgissent comme autant de procédures maîtrisées mais gardées par certains. C'est le temps des prêtres et du mystère des calculs, des calculs intimidants parce que servant à des prédictions, voire à des sacrifices et dont tout un chacun ignore les simples raisons et les modalités opératoires ; des secrets bien gardés au fond des temples, des secrets pour construire et nourrir, de par le monde, des cultes et établir des pouvoirs. Ce ne sont là cependant que les commencements de l'histoire...

De ces multiples calculs, procédures et règles mystérieuses associés aux jeux des pouvoirs et aux règles des cultes, ne peut-on faire un tout, un enchevêtrement ordonné de raisons partagées ? Ne peut-on vouloir faire de ce qui est dit et proclamé un corps de savoir où le dit et le proclamé doivent être démontrés, c'est-à-dire que soient exhibés en toute clarté les concepts, les notions, les principes (axiomes, postulats, demandes) et les procédures logiques afin que chacun, par lui-même, puisse comprendre et s'approprier le savoir ? Question éminemment philosophique par laquelle les mathématiques, en tant que réponse, vont s'instituer en instituant une liberté et une autonomie pour la pensée, c'est-à-dire une liberté et une autonomie pour chacun et corrélativement un nouvel horizon de liberté pour l'humanité.

Moment principalement euclidien, prolongé en terre d'Islam et renforcé à partir de la fin du XVI^e siècle, où les mathématiques naissent vraiment en affirmant que chacun peut les comprendre autant qu'il fera les efforts requis et nécessaires. Il n'y a plus de mystère. La démonstration règne et par elle s'accomplit la visée de vérité, l'exigence intellectuelle, la satisfaction de la raison et finalement l'obligation pour chacun de prouver et de démontrer ce qu'il avance. Les mathématiques, par cette exigence, deviennent une école de la pensée par laquelle la pensée apprend à conquérir son autonomie et sa liberté ; un fondement pour une éthique.

Nicolo Tartaglia (1500-1557) ne manque d'ailleurs pas de rappeler cela dans son introduction aux *Éléments* d'Euclide publiée à Venise en

1565 : « *La seconde raison pour laquelle ces sages antiques voulaient que les disciplines mathématiques constituent le premier apprentissage est que, pour l'intelligibilité de celles-ci, aucune autre science n'est nécessaire. Cela a pour cause le fait qu'elles se soutiennent elles-mêmes, se vérifient*

des directives actuelles, de revenir à ce qui constitue et, depuis des siècles, a constitué le principal apport des mathématiques : enseigner que toute affirmation doit être démontrée et démontrée pour être partagée. C'est à cette condition que peut s'instaurer, dans l'histoire,

“LA SCIENCE EST LA DÉMARCHE ORIGINALE PAR LAQUELLE SE CONSTRUIT, DANS LA LIBERTÉ, LOIN DES SEULES FINALITÉS TECHNIQUES, LA CONNAISSANCE.”

elles-mêmes, s'apprécient elles-mêmes et non à travers le jugement de l'autorité ou de l'opinion des hommes comme le sont les autres sciences, mais par la seule démonstration » (traduction par Angela Axworthy, Université de Tours, 2004).

VIE INTELLECTUELLE ET « VIE BONNE »

Dans ce bref article, j'ai voulu renouer, parce qu'il y va de l'exercice même de la pensée, les fils essentiels qui lient les mathématiques au travail de liberté de l'humanité, et par cela redonner tout leur sens, en particulier, aux textes de Proclus et de Clavius. Une pensée solide et profonde resurgit alors derrière l'image frelatée de mathématiques ingrates, intimidantes et incompréhensibles qui semble régner sans partage de nos jours. Il convient, en conséquence, dans l'enseignement, loin

la liberté de chacun et l'émancipation de tous. Il ne suffit pas de critiquer, de dire que l'on n'est pas d'accord, encore faut-il prouver et démontrer. Les mathématiques apprennent à viser la connaissance et la vérité dans l'exigence démonstrative et en cela indiquent le sens d'une certaine ascèse intellectuelle bien éloignée du jeu des beaux parleurs remplissant les médias et la politique.

Cela nous indique un chemin et fixe les cadres d'une éthique partagée. Il nous montre qu'il y a une autre vie que la course avec le vent, l'agitation perpétuelle et la perte de soi, mais que cette autre vie, exigeante et ancrée dans le travail démonstratif de la pensée, pour austère qu'elle puisse paraître, est cependant à la fois constitutive de la science en tant que telle et la clé de la liberté comme du connaître de soi-même, une réalisation de la vie bonne. ●

Les Principes mathématiques de la philosophie naturelle de Newton dans la traduction de la Marquise du Châtelet, 1756-1759.



LE BONHEUR

EST-IL UN CAMPUS D'EXCELLENCE?

PAR **PHILIPPE BÜTTGEN**
DIRECTEUR
DE RECHERCHE
AU CNRS



BIOGRAPHIE

1970 > **Naissance**
en Seine-saint-Denis

1990-1999 > **Études de philosophie et de germanistique** à Paris, New-York, Autun, Wolfenbüttel.
Entrée au CNRS

2003-2007 > **Ministère des Affaires Étrangères**, Mission Historique Française en Allemagne, Göttingen

2010 > **Directeur de recherche** au CNRS



© P. Bauduin



L'ESSENTIEL

Vers 1530, **Philippe Melanchthon, célèbre théologien et philosophe allemand**, affirme que le genre de vie universitaire est une image de l'état des hommes au Paradis. L'Université est alors, à ses yeux, une sorte de maison du bonheur. Le bonheur de penser peut-il encore s'inscrire aujourd'hui dans la vie universitaire avec ses campus et ses primes d'excellences ?

A U PARADIS DES COLLÈGUES

Vers 1530, dans ce qui s'appelait alors non pas l'Allemagne mais le Saint-Empire romain germanique, certains crurent trouver le Paradis terrestre. Ce n'étaient pas des explorateurs de terres lointaines : à l'époque déjà, l'Allemagne était la province du monde. Pas davantage de ces enthousiastes, chrétiens radicaux voulant fonder sur terre la Cité céleste. Ni des exaltés ni des voyageurs donc, tout le contraire : des savants, des universitaires, nous dirions des « collègues ».

L'un des plus éminents d'entre eux, Philippe Melanchthon (1497-1560), helléniste, rhétoricien, dialecticien, théologien et philosophe, réformateur de l'Université dans le Saint-Empire, écrit ceci en 1536 : [...] *la louange suprême devra revenir à la vie académique ; celle-ci est une image de l'état de bonheur complet dans lequel se trouvaient les hommes pendant l'âge d'or, si tant est qu'il y en ait eu un, ou dans lequel du moins ils auraient vécu, s'il y*

*avait eu un âge d'or, c'est-à-dire si la nature humaine était restée prémunie de la chute dans le péché et dans la mort. Car qu'aurait-ce été que la vie de ces hommes, si ce n'est la plus joyeuse des écoles, dans laquelle les plus anciens et les meilleurs eussent enseigné aux autres la nature des choses, l'immortalité de l'âme humaine, les mouvements des cieux et tous les devoirs de la vie ? Jeunes et moins jeunes eussent alors passé l'intégralité de leur temps dans cette philosophie et dans des discussions de ce genre. Et je ne pense pas que la vie d'Adam et des autres premiers hommes ait été différente. De cet état de bonheur complet, l'image se retrouve dans la vie académique.*¹

Les termes principaux sont ici : état de bonheur complet, *beatissimus status* ; vie académique, ou universitaire, scolaire, « *scholastique* », *vita scholastica*. En somme : une béatitude et un genre de vie. Entre eux deux, la relation du modèle à l'image, *imago*, d'après le verset de la Bible qui dit que Dieu créa l'homme à son image (Gn 1, 26).

Tout ceci donne une thèse : le genre de vie universitaire est une image de l'état des hommes au Paradis. Le Paradis est à l'Université.

¹ *De laude vitae scholasticae oratio* (1536) [in] *Corpus Reformatorum, Philippi Melanthonis opera quae supersunt omnia*, t. XI, éd. C. G. Bretschneider, Halle 1843, col. 301 (ma traduction). Le texte est facilement accessible dans une anthologie bilingue (latin-allemand) : Philipp Melanchthon, *Glaube und Bildung. Texte zum christlichen Humanismus*, Stuttgart, Reclam, 1989, rééd. 2004. Sur Melanchthon, je propose une brève présentation dans É. Décultot, M. Espagne, J. Le Rider (dir.), *Dictionnaire du Monde germanique*, Paris, Bayard, 2005, p. 700-702.

Il faut le redire : ramené aux normes de son temps, ce texte est tout sauf une vision d'exalté. C'est un texte de collègue, notre collègue Melanchthon, professeur à Wittenberg, en Saxe. Un collègue qui parle d'un autre collègue : notre collègue Adam, professeur au Paradis.

LA MAISON DU BONHEUR

Je choisis ce texte pour une raison précise. L'éloge des bonnes lettres n'est pas une rareté au temps des humanistes. La félicité intellectuelle, d'autre part, est une question classique de théologie et de philosophie, qui trouve un prolongement dans le texte de Melanchthon. Ce qui distingue ce texte, ce sont les jonctions qu'il réalise. Amour des lettres et bonheur de penser se réunissent dans un genre de vie, la « *vie scolastique* ». Cette vie se réunit à une institution, la *schola*, nous dirions aujourd'hui l'Université.

Melanchthon dit donc ceci : l'Université est le lieu du plaisir de penser. L'Université rend heureux. L'Université est la maison du bonheur.

L'idée peut surprendre. Nous n'avons pas été habitués à voir le bonheur se réaliser dans une institution. Et pourtant : cette réalisation est inscrite dans l'idée même de l'Université, sa nature, on dirait aujourd'hui ses « missions ». La formule exacte serait donc que l'Université procure *théoriquement* les éléments permettant d'atteindre la félicité intellectuelle.

Tout bien sûr est dans l'adverbe : *théoriquement*. Il veut dire ici plusieurs choses.

UN VIEUX SCANDALE

Premier sens : le bonheur intellectuel s'acquiert théoriquement, c'est-à-dire par voie de

contemplation, *theòria*. Il faut ici penser deux choses en même temps, deux perfections : perfection de l'objet contemplé (l'Être premier, la Cause sans cause, Dieu), et perfection du bonheur né de la contemplation de ce qui est parfait. La première commande la seconde : contempler Dieu rend plus heureux que lire un bon livre ou nager dans la mer. Plus heureux que tout : le meilleur des bonheurs. Le bonheur intellectuel est superlatif : « *beatissimus status* », dit Melanchthon à propos de la vie universitaire, « l'état le plus heureux ».

Cette définition du bonheur intellectuel s'est imposée en Grèce au Ve siècle avant Jésus-Christ. Intellectuellement, on jouit comme on voit, en fonction de ce qu'on voit. Le sens de ce « voir », autrement dit la relation entre l'acte de voir par les yeux et l'acte de voir par l'esprit, ou contempler, est une question que nous pourrions laisser ouverte.

L'unanimité, de toute façon, s'arrête là. La vérité est que le bonheur intellectuel fut un scandale, ou du moins qu'il l'est devenu.

Voyons comment. Les théologies du christianisme ont assez tôt *compliqué* la pensée du bonheur intellectuel. Elles ont assorti cette pensée de conditions nouvelles : un amour de l'objet contemplé (charité) qui complète et réalise la contemplation ; un don de contempler qui ne peut venir de nous, autrement dit une grâce de Dieu. Laissons à nouveau de côté l'interprétation à donner à cette complication. On peut regarder toute condition mise au bonheur comme une limite ou une entrave. Mais on peut aussi juger qu'il y a un sens à demander *encore* plus pour mieux jouir.

Le scandale dont je parle a trait précisément aux conditions mises à l'obtention du bonheur intellectuel dans les théologies et philosophies de l'Occident médiéval. Dans le dernier tiers du XIII^e siècle, ces conditions subirent un brusque *rejet* de la part d'un groupe de penseurs qui se présentaient comme « *philosophes* ». Lecteurs de l'éthique d'Aristote, ils soutenaient la thèse que la félicité de l'esprit peut être atteinte par le seul exercice des facultés de l'esprit. Cette thèse fut condamnée en 1277 par l'évêque de Paris. Beaucoup d'historiens de la pensée médiévale voient là un tournant, l'instauration d'une ligne de partage profonde entre philosophes et théologiens².

LE BONHEUR POUR L'ÉLITE ?

Et l'Université ? Elle est présente dans toute cette histoire, pas simplement comme un décor, mais comme une matrice.

Matrice de conflit tout d'abord. Les historiens interprètent les discussions médiévales sur la possibilité d'un bonheur philosophique comme l'affirmation d'un secteur de l'Université, la faculté des arts, contre un autre secteur, la faculté de théologie. La philosophie s'enseignait à la faculté des arts, nous dirions aujourd'hui le premier cycle ; elle était conçue comme une préparation aux facultés « *supérieures* », théologie, droit, médecine. En affirmant que la philosophie délivrait à elle seule la totalité du bonheur disponible, les artiens, comme on les appelle, laissaient entendre que leur enseignement pouvait se suffire à lui-même. Le bonheur ne s'obtient pas après la mort, mais tout de suite, dans le présent actuel et éternel de la contemplation philosophique. La philosophie est l'unique science du bonheur ; la faculté des arts, le lieu de ce bonheur dans l'Université.

Trois siècles et demi plus tard, Melanchthon rapprochera l'Université du Paradis. Historiquement, il y a ici une cohérence.

Le conflit de 1277 fut une matrice en un autre sens encore. En se posant comme « *philosophes* », les artiens définirent un type de



© Gettyimages

professionnel de la pensée. Trois traits le caractérisent : eudémonisme, intellectualisme, élitisme. L'eudémonisme conçoit le bonheur comme la fin de l'homme, et la pensée elle-même comme une poursuite du bonheur. Il y a intellectualisme chez nos « *philosophes* » médiévaux, car selon eux le bonheur se poursuit dans la contemplation, qui est l'œuvre de l'intellect. Cette faculté de contemplation pure n'est pas donnée à tout le monde : élitisme.

Au terme de cette coupe historique, coupons encore plus droit. La question du bonheur de l'esprit, par l'esprit, a fait prendre un tournant à l'Université européenne. Elle lui a aussi légué un problème : celui de l'élitisme. Du bonheur à l'élite, le chemin fut frayé très tôt dans l'Université.

MISÈRE DE L'UNIVERSITÉ, FIERTÉ DES UNIVERSITAIRES

Revenons au texte de Melanchthon. Nous avons vu qu'il s'agit d'un éloge de la vie universitaire, *vita scholastica*. Comme chez les artiens de Paris, c'est aussi l'éloge d'une élite. L'« *état le plus heureux* » est le « *degré de vie le plus élevé* » : *beatissimus status, praestantissimus vitae gradus*. « *Pas de mode de vie plus utile au genre humain, plus nécessaire, plus saint* » : c'est la loi des superlatifs dont il a déjà été question⁴. Melanchthon ajoute une épithète : « *vie divine* », la vie dans l'Université⁵.

« *Vie divine* » : qu'est-ce à dire ? L'universitaire médiéval était déjà fier des privilèges et exemptions dont il jouissait. Trois siècles et demi plus tard, sa « *vie divine* » est plus que jamais un programme politique. L'Université revendique le « *siège de la vérité et de la justice* », face à l'Église, aux cours princières et aux tribunaux. Melanchthon argumente : l'Église est bien obligée d'adapter ses discours au bas peuple ; palais et tribunaux sont

² Les textes principaux de la controverse sont dans Thomas d'Aquin, Boèce de Dacie, *Sur le bonheur*, textes introduits, traduits et annotés par R. Imbach et I. Fouche, Paris, Vrin (« Translatio »), 2006. Le problème a été médité par Alain de Libera, *Penser au Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1991, rééd. coll. « Points », 1996, ch. VI.

³ Je pars de la caractérisation de Luca Bianchi et Eugenio Randi, *Vérités dissonantes. Aristote à la fin du Moyen Âge*, Paris/Fribourg, Cerf/Éditions Universitaires de Fribourg (Vestigia, 11), 1993, p. 30. L'enjeu qu'on appellera socio-philosophique est présenté par L. Bianchi dans « La felicità intellettuale come professione nella Parigi del Duecento », *Rivista di Filosofia* 78 (1987), p. 181-199.

⁴ Melanchthon, *De laude vitae scholasticae oratio*, éd. citée (voir note 1), col. 303.

l'affirmation d'excellence. Tout cela est habituel. Mais Melanchthon aggrave son cas. Face à la misère de l'Université, il place non seulement « la dignité et la sainteté de [s]a profession », mais aussi la « joie » (*jucunditas*) de ceux qui s'y consacrent. Son discours se clôt sur ce point : *C'est pourquoi j'ajouterai encore quelques mots [...], pour montrer qu'il n'est nul genre de vie qui crée plus de joie que la vie universitaire.*

Revoici donc la « joie » de l'intellectuel. Melanchthon avait défini le Paradis et l'âge d'or comme « la plus joyeuse des écoles », *jucundissima schola*. On aura entre-temps compris que le bonheur de l'esprit est une question politique. Cela ne signifie pas que la question est gênante, bien plutôt qu'elle est bizarre, et donc intéressante. L'universitaire pleure la misère de son université, la haine du peuple, le dédain des politiques. Au même moment, il se dit le plus heureux des hommes. « Payez-nous plus, car nous sommes les plus heureux ». Politiquement, cette injonction n'est pas des plus habiles. Je voudrais pourtant suggérer qu'elle dit quelque chose d'important sur le plaisir de penser.

JAMAIS CONTENTS

Qu'en est-il du bonheur intellectuel aujourd'hui ? Le discours de l'« excellence » est désormais celui des ministères. L'élitisme a changé de porte-parole. Il a aussi changé

"EN OCCIDENT LA QUESTION DU BONHEUR INTELLECTUEL S'EST NOUÉE À LA QUESTION DE L'UNIVERSITÉ."

d'objet. Il ne porte plus sur un genre de vie, mais sur les « performances » de l'Université, que mesurent des « classements » (celui de Shanghai ou un autre). Poursuivons : le politique distribue des « primes d'excellence » dont beaucoup de chercheurs ne veulent pas. Le mystère s'épaissit. Ce n'est même plus : « Payez-nous car nous sommes heureux »,

c'est : « Pas de primes pour nous, recrutez plus de chercheurs ». Apparemment, les intellectuels n'ont pas le bonheur facile : jamais contents. Est-ce la meilleure disposition pour chanter le bonheur de l'esprit ?

Une réponse simple consisterait à dire : l'« excellence » et les primes ont tué le bonheur. Classements, performances, primes d'un côté, le plaisir gratuit de penser d'autre part. Mais ce n'est probablement pas cela. Nous avons vu qu'en Occident la question du bonheur intellectuel s'est nouée à la question de l'Université. Qui peut dire que le bonheur des universitaires n'intéresse personne ? Une ministre des Universités, en 2009, parlait d'amour et de preuves d'amour. Elle pensait peut-être ce qu'elle disait. Les « preuves » en question sont-elles pour autant concluantes ?

Aujourd'hui les « preuves d'amour » du politique se concentrent sur les « campus d'excellence ». Ce vaste programme immobilier, financier et scientifique a plusieurs équivalents dans les pays d'Europe (l'Allemagne a son « initiative d'excellence », le Royaume-Uni son *New Deal*). Il s'agit, avec des moyens financiers renforcés, de sélectionner les universités susceptibles d'attirer vers des campus rénovés les meilleurs chercheurs et les meilleurs étudiants. Faudrait-il aussi critiquer cela ?

La réponse est oui.

Les raisons sont profondes, au point qu'il faut pour les comprendre une comparaison curieuse comme celle de Melanchthon sur l'Université et le Paradis. Celle-ci a peu d'équivalents. À ma connaissance, le passage du discours n'a qu'une source, que Melanchthon est allé chercher dans le traité *Des Principes* d'Origène (v. 185-v. 254). Dans ce

? LE SAVIEZ-VOUS ?

Pour Melanchthon, au XVI^e siècle, l'Université procure la félicité de l'intellect ; elle rend heureux.

texte, il est dit que les saints quittant cette vie rejoindront « un lieu que l'Écriture divine appelle 'Paradis' ». Là, ils seront instruits de ce qu'ils avaient vu sur la Terre de leur vivant ; ce qu'ils avaient entre-aperçu « à travers un miroir et en énigme » (1 Co 13, 12) leur sera révélé en pleine lumière. Ce lieu doit être conçu comme un « lieu de savoir », « un amphithéâtre ou une école des âmes »⁹.

« Amphithéâtre, école des âmes » : ce qu'Origène affirmait du Paradis des saints, Melanchthon le transpose au Paradis terrestre, le Jardin d'Éden dont furent chassés Ève et Adam. Relisons ce qu'il en dit : *[la vie académique] est une image de l'état de bonheur complet dans lequel se trouvaient les hommes pendant l'âge d'or, si tant est qu'il y en ait eu un, ou dans lequel du moins ils auraient vécu, s'il y avait eu un âge d'or, c'est-à-dire si la nature humaine était restée prémunie de la chute dans le péché et dans la mort [...] Et je ne pense pas que la vie d'Adam et des autres premiers hommes ait été différente.*

La comparaison a une forme étrange : elle glisse d'un âge d'or, celui de la mythologie, à un autre, celui où l'homme séjournerait encore s'il n'y avait pas eu la Chute. Deux âges d'or : en une phrase sinieuse, la « vie universitaire » est passée d'Ovide à Adam.

Symbiose gréco-chrétienne, mytho-biblique, très typiquement humaniste : on pensait ainsi vers 1530. Mais cette pensée s'est transportée en partie dans la plus récente actualité universitaire. Les « campus

d'excellence » parlent toujours du Paradis. Il faut essayer de comprendre cela.

Le campus est un lieu clos, éloigné de la rumeur du monde, concentration de vies tournées vers l'étude ; des vies qui s'administrent seules, librement. Le Paradis est un jardin ou un verger, le *pardès* hébraïque. L'Université est une plaine, un champ, le *campus* des Latins. Le bonheur est dans le pré, le jardin, la plaine ; il est, sinon terrestre, du moins terrien, herbu et végétal.

Melanchthon et les « campus d'excellence » font appel au même imaginaire : notre imaginaire du bonheur intellectuel. En Occident, le bonheur de penser suscite le campus. Mais pour les mêmes raisons, il sera toujours opposable aux mesures de performance et à la compétition des « pôles d'excellence ». Car un tel bonheur dans un tel lieu excède toute réussite. Il est au-delà de ce que la langue bureaucrate appelle des « objectifs » et des « moyens ». Si son modèle est un Paradis, le « campus d'excellence » en est la parodie.

Pour comprendre pourquoi, relisons une dernière fois Melanchthon décrivant ce qui se serait passé dans « la plus joyeuse des écoles », là où « [...] les plus anciens et les meilleurs eussent enseigné aux autres la nature des choses, l'immortalité de l'âme humaine, les mouvements des cieux et tous les devoirs de la vie. Jeunes et moins jeunes eussent alors passé l'intégralité de leur temps dans cette philosophie et dans des discussions de ce genre. »

« Les plus anciens et les meilleurs » font cours à « tous les autres » : l'élitisme est bien là. Mais il n'y a qu'un Paradis, un seul campus, et non des « pôles » engagés dans la « concurrence internationale ». La différence est décisive.

Il y a, il doit y avoir un élitisme universitaire. Mais l'élitisme universitaire est quelque chose de très particulier : c'est un élitisme sans compétition ; un élitisme qui réprime ou neutralise les frénésies de concurrence. Cet élitisme suppose des sujets excellents et égaux, rendus égaux par l'excellence partagée. Le moyen de ce partage s'appelle l'enseignement.

Élitisme et égalitarisme : la compensation est intégrale et simultanée. La formule de l'« excellence » universitaire est : ce que j'apprends de toi fait de moi, non pas ton concurrent, mais ton égal. Ce n'est pas de la charité. C'est la forme même du savoir.

Utopie ? Et comment. Les universitaires ne sont pas tendres entre eux. Mais s'ils savent que le Paradis n'existe pas, ils savent aussi deux choses, qui résument vingt-cinq siècles de bonheur intellectuel.

La première est que le bonheur de la pensée n'a jamais pu se penser autrement que comme un maximum, sans autre mesure que celle que la pensée veut bien se donner. L'absolutisme théologique d'un Melanchthon qui assimile Université et Paradis va en ce sens au-delà des croyances qu'il professe. Il nous livre telle quelle une leçon.

La deuxième chose est que le bonheur intellectuel a toujours plus nettement été conçu en situation, en un lieu qui serait son lieu. Ce lieu, par excellence, est l'Université.

Rassemblons ces deux enseignements : le problème final est de faire tenir la mesure dans un lieu, de mettre l'absolu à sa place. Il faut être un technocrate de l'Université pour penser que la tâche est facile. Penser le bonheur de l'esprit impose au contraire de n'être jamais content : non pas par caprice ou par goût du tragique, mais en vertu de quelque chose qui s'apparente finalement à un sens de l'honneur. Cet honneur touche la pensée. Il ne se dissocie pas de son bonheur. C'est à lui qu'ont affaire, avec les peines qu'on sait, toutes les « réformes » de l'Université. •

⁹Ibid., col. 302.

⁶Ibid., col. 301. L'histoire d'Astrée est dans les *Métamorphoses* d'Ovide, l. v. 148-149.

⁷Melanchthon, *De laude vitae scholasticae oratio*, éd. citée, col. 300.

⁸Je résume à partir d'ici la col. 303.

⁹Origène, *Traité des Principes (Peri archôn)*, l. II, ch. 11, 6. Le texte n'est plus connu que par la traduction latine qu'en donna Rufin (345-410). Traduction française par M. Harl, G. Dorival et A. Le Boulluec, Paris, Études Augustiniennes, 1976, p. 146-147.

– « c'est horrible à dire », compassion feinte – le règne de la « sophistique ». Comme Astrée, fille de Zeus et de Thémis, chassée par les hommes malgré les bienfaits qu'ils avaient reçus d'elle, la vérité et la justice se sont retirées dans les écoles⁶.

C'est le deuxième sens de l'énoncé dont nous étions partis : l'Université procure, théoriquement, le bonheur intellectuel. Elle le procure par la théorie, la contemplation, mais en théorie seulement. Les obstacles abondent et l'injustice règne, etc. Le *lamento* sur la misère de l'Université est aussi vieux que l'Université elle-même.

Sur ce fond de plainte, l'élitisme universitaire a quelque chose de déplaisant. Pour Melanchthon, le mépris des « forgerons et cordonniers » va de soi : qui osera dire que des artisans sont plus utiles que les théologiens et les juristes ?⁷ Le devoir de l'État est de « nous libérer des tâches indignes ». Pour cela, quoi de plus simple que de nous « verser des salaires », comme l'État le fait avec ses soldats ? Bien sûr, ces salaires sont ridicules. Bien sûr, le peuple inculte « non seulement méprise mais hait » les sciences. Mais l'État sait bien – n'est-ce pas ? – qu'il se portera d'autant mieux qu'il sera plus généreux envers ceux qui enseignent et étudient. C'est du reste, Melanchthon l'affirme, un commandement divin – « vie divine », toujours⁸.

Entre l'État et ses savants, la querelle est ancienne. L'historien des universités repère quelques constantes : le *lamento* donc, et

“HORMIS L'HOMME, AUCUNE CRÉATURE NE PEUT COMPRENDRE LE MOUVEMENT DU CIEL OU MESURER LES CORPS CÉLESTES [...] AINSI JAILLIT ICI UNE ÉTINCELLE DE VIE ÉTERNELLE : C'EST QUE L'HOMME PUISSE NATURELLEMENT S'ADONNER À LA CONNAISSANCE DE LA NATURE. CAR CET INTÉRÊT SIGNIFIE QUE LES HOMMES N'ONT PAS ÉTÉ CRÉÉS POUR VIVRE TOUJOURS DANS CETTE PARTIE INFIME DE L'UNIVERS, MAIS POUR QU'ILS POSSÈDENT LE CIEL QU'ILS ADMIRENT EN CETTE VIE ET QU'ILS SOIENT HABITÉS PAR LE ZÈLE ET L'AMOUR DES CHOSSES D'EN HAUT.”

_LUTHER, ENNARATIONES IN GENESIM, IN ŒUVRES, GENÈVE, LABOR ET FIDES, T. XVII, 1975, P. 58 (TRAD.).

Le bonheur est dans le Ciel. Au moment où, à force d'ascèse et de vertu, l'amant croit enfin pouvoir profiter de la Dame et avoir mérité de l'embrasser à sa guise, voici que celle-ci, élevant sa tête jusqu'aux nues, l'entraîne à sa suite par delà les airs et le remet aux mains d'une nouvelle guide, la muse de l'astronomie, Uranie. Cette dernière, qui tient son nom même du Ciel, Ouranos, initiera finalement l'amant aux mystères du monde céleste, l'accompagnant dans un voyage aussi aérien qu'intellectuel, lui faisant découvrir successivement, au cours de sa pérégrination, météores et planètes, et c'est son enseignement et son chant que l'amant-poète cherchera à transcrire et à offrir à son retour à ses lecteurs. Cette fiction, c'est celle sur laquelle repose *L'Amour des Amours*, un recueil poétique, publié en plein cœur du XVI^e siècle (1555), écrit par Jacques Peletier du Mans, un mathématicien professionnel qui est aussi un poète, ami de Ronsard et Du Bellay. Jacques Peletier inaugure avec ce recueil la voie de la poésie scientifique en français qu'illustreront avec plus de

succès Ronsard, dont les Hymnes paraîtront quelques mois plus tard, ou surtout Du Bartas dont *La Sepmaine* (1578), un récit de la création du monde intégrant un vaste savoir encyclopédique, aujourd'hui méconnu, connaîtra pourtant alors, pendant près d'un demi-siècle, commentaires, réécritures et traductions dans l'Europe toute entière.

POÉSIE ET SCIENCE

Assurément, le projet même d'une poésie scientifique peut sans doute surprendre un esprit contemporain plutôt amené à dissocier qu'à réunir ces domaines jugés, de notre point de vue, peu compatibles. Mais la Renaissance parvient aisément à concevoir ensemble la fable et l'exposé des connaissances, l'éblouissement et la cogitation, car elle a fait du poète un réceptacle de l'inspiration divine, capable, par ses rythmes et par ses rimes comme par l'étendue de son savoir, de restituer les secrets et les lois de l'univers dans un geste de célébration de la beauté du Monde et de l'ordre divin que celui-ci manifeste. Il reste que, même replacée dans son contexte, la poésie de Jacques Peletier



L'ESSENTIEL

La poésie scientifique fleurit à l'époque de la Renaissance.

Elle est inaugurée par un recueil poétique, *L'Amour des Amours*, écrit par Jacques Peletier du Mans, mathématicien et poète. Le titre s'explique par l'idée que l'amour est une puissance créatrice et organisatrice originelle du monde. Cette puissance invite chacun à dépasser l'amour pour un être humain en amour pour la nature et l'univers. Le récit amoureux conduit peu à peu à la description des planètes. Le poète, par l'harmonie de ses vers, restitue l'harmonie de la nature et fait l'éloge de l'homme en quête de connaissance. Cette quête, en effet, définit le bonheur du poète savant. Moteur du désir de connaissance, il est semblable à celui que l'amant espère s'il possède la femme aimée. Appelé amour ou volupté par Peletier, il est la seule voie d'accès au savoir et donc la forme supérieure de l'amour. En exposant le savoir de son temps, Peletier dit aussi l'amour de ce savoir et le bonheur de connaître.

AMOUR, SCIENCE ET POÉSIE À LA RENAISSANCE

PAR **JEAN-CHARLES MONFERRAN**
MAÎTRE DE CONFÉRENCES
HABILITÉ À PARIS-SORBONNE
(PARIS IV)



BIOGRAPHIE

1967 > Naissance en Alsace

1987 > Admis à l'École Normale Supérieure de Fontenay/ Saint-Cloud

1990 > Agrégé de lettres modernes

1995 > Docteur en littérature française

1997 > Nommé Maître de conférences à l'ENS de Fontenay/Saint-Cloud puis, à partir de 2004, à l'Université de Paris-Sorbonne (Paris IV)

2010 > Habilité à diriger des recherches



étonne un peu, à la fois par la place très singulière qu'elle accorde à l'amour et par celle qu'elle octroie à la description des phénomènes naturels sans que ceux-ci soient systématiquement ramenés au projet d'un grand ordonnateur. Du fait même de sa radicalité, l'œuvre de ce poète-mathématicien constituera ici en quelque sorte notre fil d'Ariane pour chercher à déterminer le sens de cette étonnante entreprise que fut la poésie scientifique à la Renaissance et pour, dans le cadre de ce Cahier, tenter de préciser les rapports que peuvent bien entretenir amour, science et poésie dans un tel projet.

DE LA DAME À LA SCIENCE

Commençons par l'amour. C'est, comme on l'aura pressenti lors du résumé initial, par le truchement de l'amour et de sa dynamique que l'amant peut convertir son désir en désir de connaissance du monde, sa « *fruition* » espérée en jouissance de l'ordre du monde et de ses raisons, son admiration pour la Dame en émerveillement pour le Cosmos. Le titre même du recueil, *l'Amour des amours*, dit ce dépassement de l'amour terrestre en amour céleste, de l'amour pour la Dame en amour de la Science – et de la Science la plus haute, l'astronomie, qui, du fait de son objet, a toutes les chances de toucher aux connaissances proprement métaphysiques. Le lecteur averti aura reconnu là un schéma platonicien, plus précisément le souvenir du *Banquet*, le dialogue sur l'amour de Platon, un texte souvent sollicité et largement commenté à la Renaissance. Au contraire du christianisme qui a tendance

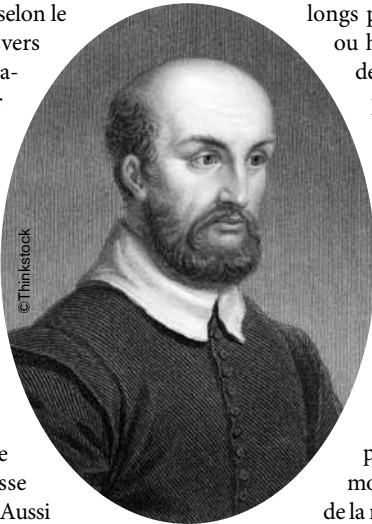
à opposer radicalement le monde terrestre et le monde céleste, le platonisme, notamment tel qu'il est revisité par ses commentateurs humanistes, cherche plutôt à comprendre ces deux mondes dans leur continuité et à réfléchir à la manière de passer de l'un à l'autre. L'amour est alors une puissance créatrice et organisatrice qui porte toute créature chaotique dans son état originel vers ce qui est lumière et forme, donc beauté : voilà ce que nous dit Marsile Ficin, un humaniste florentin du XV^e siècle, célèbre commentateur du *Banquet* (1475). À l'origine du monde, il y a de fait – n'en déplaise aux astrophysiciens actuels – l'Amour, ordonnateur du Chaos. Celui-ci appelle chaque créature, selon le processus d'une remontée vers le Bien et le Beau et une dynamique continue, à dépasser l'amour qu'elle éprouve pour un corps terrestre en amour pour les corps célestes.

Peletier transcrit donc sous une forme versifiée cette leçon universelle où le bonheur terrestre se mue en bonheur céleste, où la Dame se fait médiatrice des secrets des Cieux, où l'harmonie qu'elle révèle est promesse d'une harmonie supérieure. Aussi apparaît-elle d'emblée sous les traits d'une femme-soleil, source de lumière, à la fois centre et circonférence, laissant soupçonner au cœur du monde sensible, une beauté surnaturelle. Particulièrement abstraite, – au contraire de la Cassandre de Ronsard ou de l'Olive de Du Bellay (et même de la Délie, pourtant fort abstraite de Maurice Scève), elle ne possède même pas de nom –, elle peut, du fait de son incorporité même, se dissoudre assez vite. On comprend ainsi mieux comment Peletier peut enchaîner le récit d'une relation amoureuse (à la manière, alors si souvent reprise, du *Canzo-*

niere de Pétrarque) et la description des différents corps de l'air et du ciel, depuis la rosée, le frimas et la pluie jusqu'aux planètes, de la Lune à Jupiter.

LES RYTHMES D'UNE POÉSIE DE LA SCIENCE

La mutation d'une poésie de l'Amour en une poésie de la Science s'opère en tout cas dans l'allégresse. L'envol et le passage d'un monde à l'autre se disent dans la forme même du poème : au carcan du sonnet, fort de ses quatorze vers et d'une structure particulièrement contraignante, qui occupait la première partie du recueil, succèdent désormais de longs poèmes strophiques, odes ou hymnes, qui ont tendance de surcroît, au cours du vol, à prendre de l'ampleur. Lors de la revue des planètes, le vers lui-même, mimant l'ascension, tend à s'étirer (de l'octosyllabe à l'alexandrin), et chaque astre est décrit à l'aide de strophes fondées sur un patron strictement original. Aussi étonnant que cela puisse nous paraître, il s'agit pour le poète de restituer, par l'harmonie de son vers, l'harmonie de la nature, c'est-à-dire d'abord de chercher à rendre compte de celle-ci dans sa diversité constitutive et sa variété maximale. Celles-ci étant sources de plaisir et d'admiration à la Renaissance, chaque astre doit donc, autant que faire se peut, être décrit dans une forme singulière. Le procédé mimétique peut aller assez loin chez ce poète qui cherche à inventer pour chaque objet céleste une forme appropriée et à faire entendre ainsi, par la mathématique de son vers et les proportions qu'il crée, la spécificité de telle ou telle planète, ce qu'il appellera, dans son art poétique rédigé la même année (1555),



© Thinkstock



© Thinkstock

la « *vraie harmonie musicale* ». Le meilleur exemple en est donné par l'ode qu'il consacre à la lune, seul astre décrit à l'aide de strophes construites sur une alternance des mètres (octosyllabiques et décasyllabiques) et sur le respect strict, tout au long des soixante-quatre vers du poème, de rimes se terminant sur un –e muet, dites féminines, hommage formel à l'astre dont Peletier chante à la fois l'influence sur le cycle menstruel des femmes (voilà pour les rimes féminines) et sur le phénomène de sac et de ressac des marées (voilà pour l'hétérométrie).

L'EXPÉRIENCE DU MONDE

Il reste que si l'amour mène à la contemplation heureuse du Ciel, cette contemplation n'a rien ici d'extatique. Ce n'est pas le monde des Idées qui se trouve décrit, mais celui des réalités

célestes, telles que le XVI^e siècle peut les appréhender. C'est dire que, pour beaucoup, le poète compile des données livresques, météorologiques et astronomiques, qui lui viennent des Anciens, notamment d'Aristote. La Muse de Peletier n'est ni une Muse chrétienne, ni une Muse mystique. Elle se contente, avec un grand dépouillement et un usage parcimonieux de la mythologie, de décliner en vers les données aristotéliennes. Elle ne recourt pas, comme celle de Ronsard, à de vastes fables et à une ornementation artificieuse ou, comme chez les poètes de la fin du XVI^e siècle, Du Bartas en tête, à une poésie clairement apologétique où chaque objet du Ciel est l'occasion de redire le dessein du Créateur. Si on la compare ainsi avec la poésie de l'humaniste Giovanni Pontano (1429-1503), un des illustres prédécesseurs italiens de Peletier en matière de

poésie du Ciel à la Renaissance, mais en Italie et à la mode latine, on perçoit aisément des projets fort différents : là où le premier, dans ses *Meteora* (1480) ou son *Urania* (1501), saisit chaque occasion pour rappeler la présence active d'une providence, Peletier se contente d'une poésie astronomique plus descriptive qu'invocatoire ou inspirée. Ce serait cependant méconnaître le sens même de la poésie astronomique à la Renaissance que de faire de la poésie de Peletier une poésie scientifique qui se détournerait d'une pensée profondément chrétienne.

Assurément, si le bonheur est alors dans le Ciel, c'est qu'à travers le Ciel et ses objets, le poète et son lecteur peuvent approcher, autant que faire se peut, le rayonnement de la lumière divine. C'est par l'expérience du Monde (notamment dans ce qu'il a, ici, de plus élevé) que le poète a des chances de connaître la divinité, de scruter ses mouvements et ses principes, de soupçonner une vérité qu'il incombe au poète-philosophe de découvrir. Dans son « *Hymne de la philosophie* » (1555), Ronsard rappellera qu'il faut « *épier du grand dieu la nature* ». Peletier est à tel point habité par ce principe de la théologie naturelle, fondement de toute poésie de la nature à la Renaissance, qu'il évite de démontrer avec lourdeur une présence de Dieu qui semble aller de soi : celui-ci est à ce point visible dans le livre de la Nature qu'il est inutile de rappeler son rôle à tout moment.

Une des traces qui manifeste de la façon la plus lumineuse la présence du divin au monde réside justement dans le fait même que

Ci-contre : **Andréa Palladio**, architecte de la Renaissance.

Ci-dessus : la fresque du plafond de la chapelle Sixtine au Vatican, peinte par Michel-Ange entre 1508 et 1512.

voudra prendre garde aux desseins et affaires des hommes, il trouvera que tout est accompagné d'une certaine volupté: sans laquelle nous serions tous errants et incertains en nos délibérations et entreprises. Même aux choses les plus difficiles et laborieuses, la volupté, ou comme j'ai de coutume de parler, l'amour y est inséparable, car l'honneur ou l'utilité que nous en espérons nous les met en l'entendement: et au sein de l'entreprise se forme une délectation qui nous conduit à notre fin ». Assurément, rien ne se réalise sans l'aiguillon du désir qui, à l'origine de toutes nos actions, s'ingénie à trouver un assouvissement suffisant pour que nous puissions justement mener à bien ces actions. Mais cette fin à laquelle chacun est conduit par son désir de connaissance et par le plaisir que cette connaissance procure est sans cesse repoussée dans une curiosité infinie, infiniment renouvelée devant l'émerveillement que provoque le monde. Le poète rappelle cette dialectique au début de *L'Amour des amours*. L'amant, torturé par le sentiment amoureux et surtout par son l'indignité face à la Dame, demande à son cœur de cesser de désirer et de se contenter d'admirer celle-ci. Mais il se reprend bientôt et rappelle, à la suite de Platon, que l'admiration ou l'étonnement sont justement la source de connaissance nouvelle et de bonheur: *Car par amour l'affection s'éveille / L'affection connaissance fait naître / La connaissance accroîtra la merveille – sonnet XXIX –*

L'émerveillement déclenche un nouveau processus de connaissance, comme le redit encore Jacques Peletier dans une des réflexions qui accompagnent cette fois un de ses premiers ouvrages mathématiques: « *Vrai est que quand les choses se sont laissées attirer en parfaite connaissance: elles font d'une part cesser la merveille, mais elles l'augmentent de l'autre* » (*L'Algèbre*, 1554). La conscience aiguë que l'esprit humain ne peut accéder pleinement à la vérité n'entraîne ici aucun scepticisme paralysant. Au contraire, cette reconnaissance de l'incapacité de l'esprit humain à embrasser définitivement la vérité

? LE SAVIEZ-VOUS ?

Les hommes de la Renaissance allient facilement poésie et science. Pour eux, la poésie est capable de restituer les secrets et les lois de l'univers tout en célébrant la beauté du monde et de l'ordre divin.

est au fond la promesse d'un bonheur renouvelé et l'aiguillon de nouvelles enquêtes. C'est « *le moyen même d'une quête permanente, d'un dynamisme de la connaissance* »³.

Le bonheur, ou ce que Peletier nomme plutôt amour ou volupté, est assurément le contraire de ce qui peut rassasier et combler, l'inverse même d'un festin. C'est la seule voie d'accès au savoir, comme la fin même, sans cesse repoussée, de cette quête. C'est ce que dit de façon très laconique le titre même du recueil, *l'Amour des amours*: cet amour supérieur constitue à la fois l'objet même d'une poésie de la connaissance à la recherche de l'Harmonie du Monde et de ses principes et le moyen d'accès à cette connaissance, menée par un homme qui « toujours désire entendre [comprendre] et qui trouve sans fin où ses désirs étendre » (Jacques Peletier, « *Louanges de la Science* », 1581). La poésie de Peletier dit le savoir. Elle dit tout autant l'amour du savoir.

Tel le Sisyphé d'Albert Camus⁴, il faut donc assurément imaginer le poète du Ciel ou l'homme de science heureux, du fait même de la quête infinie qui est la sienne. Il n'est peut-être pas tout à fait inopportuniste en ces temps de rappeler cette leçon vigoureuse de l'humanisme de la Renaissance. ●

²Isabelle Pantin, *La Poésie du Ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*, Genève, Droz, (1995).

³Hans Staub, *Le Curieux désir, Scève et Peletier du Mans, poètes de la connaissance*, Genève, Droz, (1967).

⁴Je reprends ici, en la modifiant, la formule bien connue de Camus qui vient clore son étude sur le mythe de Sisyphé, paru en 1942 (« Il faut imaginer Sisyphé heureux »).

l'homme peut sortir de sa condition, tourner son regard du sol vers le Ciel et s'intéresser à la haute science. Connaître le Ciel, c'est au fond se servir des capacités que Dieu a mises en nous et accroître ainsi notre part de divin. En admirant le Ciel et ses étoiles, le poète admire aussi l'homme en quête de connaissance, l'astronomie prouvant de quelle élévation l'homme est capable: « *L'astronomie apparaît moins comme le résultat d'un patient travail d'observation, que comme la démonstration de la puissance de l'esprit humain avec sa faculté de saisir tout ce qui est hors de la portée des sciences et de reconstruire l'univers avec les nombres* »². En définitive, le bonheur est moins dans le Ciel (ou dans ce que ce Ciel laisse intuitivement soupçonner) que dans le processus même qui pousse l'homme à l'observer et à chercher à le comprendre. Il est dans le désir qui saisit le poète ou le savant (c'est tout un) à se tourner vers la Science. D'une certaine manière, les différents poèmes qui chantent l'univers constituent comme autant de variantes de l'éloge que l'homme s'adresse à lui-même dans un temps d'optimisme triomphant.

L'AMOUR DE LA SCIENCE

Le désir du Ciel ou bien encore l'amour de la Science – ce que d'autres à d'autres époques pourront nommer la recherche scientifique – signent donc le divin en nous et constituent les gages de notre félicité. C'est aussi que la félicité est pour ainsi dire le moteur même de la connaissance, que celle-ci soit scientifique ou poétique. Cette dernière idée connaît un traitement tout à fait singulier chez Jacques Peletier qui la reprend et la module dans chacun de ses ouvrages. C'est sur elle qu'il ouvre ainsi les premières lignes de son Art poétique: « *Qui*

Coca-Cola France

27 rue Camille Desmoulins
92784 Issy-les-Moulineaux cedex 9
www.coca-cola-france.fr



Études et recherches sur les représentations du bonheur

www.coca-cola-france.fr